

regrets ; mais qu'importe ! Je ne suis pas venue chercher à Paris l'élégance et les douceurs du foyer, j'y suis venue au-devant de la lutte et du travail... Plus tard, naîtront les succès ; à plus tard les jouissances de la moisson et ma sœur et le repos paisible dans une maison que sa jeune famille animeront de leur gaieté et de leur tendresse. A moi le travail ! à ceux que j'aime la douceur et les joies.

Paris, décembre 18...

Ce matin, je me suis habillée avec soin, j'ai pris mon recueil d'élégies, et le cœur tremblant, *sais* comme disent les petites filles, je suis allée jusqu'à la porte d'un éditeur qui publie beaucoup de recueil de vers. J'ai posé la main sur le bouton de la serrure, mais je n'ai osé ouvrir ; à plusieurs reprises, j'ai passé devant ce brillant magasin où les productions nouvelles étalaient leurs titres séduisants et leurs fraîches couvertures, mais longtemps le courage m'a manqué. Enfin, prenant sur moi-même, et par un violent effort de volonté, j'ai ouvert la porte et je suis entrée. "Que désirez Madame ?" m'a dit un commis dont le regard assuré m'a fait baisser les yeux. "Je voudrais parler à M. E... — Impossible ! il dîne en ce moment — Pourrai je revenir dans une demi-heure ? — Si vous le voulez, Madame."

Je sortis, et vraiment j'étais enchantée de ce délai, de ce moment de grâce que d'autres peut-être auraient trouvé bien importun. Je marchai quelque temps dans la rue, et quand la vieille montre de mon pauvre père m'eut avertie que la demi-heure était écoulée, je retournai. "Désolé, Madame ! mais M. E... vient de partir pour Saint-Mandé. Il ne reviendra que vers le soir, à l'heure du dîner."

Je respirai de nouveau, car mon pauvre cœur battait à m'échapper, et je revins chez moi. Je relus quelques-uns de mes vers, je corrigeai, je redressai, j'ajoutai même une strophe à mon élégie *l'Anniversaire*, et vers le soir, je retournai, car je voulais poursuivre résolument mon entreprise, quelles que fussent mes craintes et les souffrances que me causait ma timidité. Je venais d'entrer dans le magasin, un des commis s'avançait vers moi avec une figure négative, si je puis m'exprimer ainsi, lorsqu'un monsieur entra après moi, me dit poliment : "Vous me demandez, Madame ? — Oui, Monsieur, je désirerais avoir avec vous un instant d'entretien."

Il me fit entrer dans un cabinet de travail, meublée avec une élégance extrême : tableaux, bronzes, objets d'art, raretés venues des pays lointains éblouissaient les yeux. Je m'assis et lui présentai mon manuscrit, en le priant d'en prendre connaissance. Il y jeta les yeux "Des vers ? dit-il, en faisant une moue un peu dédaigneuse, des vers ! nous sommes bien peu poétiques en ce moment, Mademoiselle ! Et, je le vois, vous n'avez traité que des sujets de jeune fille, une spécialité (et il feuilletait du pouce), les titres le disent : *Souvenirs, le Mois de mai, les Fleurs des champs*. De la poésie à la crème, rien de hardi, rien de cavalier, c'est le genre qui plaît aujourd'hui... Cependant, Mademoiselle, si vous êtes décidée à courir la fortune, je serais heureux d'être votre éditeur. Vous publieriez à vos frais, et les bénéfices comme de raison, vous appartiendraient... Mais Monsieur, dis-je timidement et en rougissant beaucoup, telle n'était pas ma pensée... J'espérais... je me figurais qu'après avoir lu ce petit recueil, vous auriez consenti à me l'acheter... je n'aurais pas été exigeante... Oh ! Mademoiselle, répondit-il en réprimant à demi un sourire, les éditeurs sont des marchands et non pas des clients... Nous faisons des affaires avec les auteurs dont le nom est connu, dont le talent est goûté du public, mais nous ne pouvons, en bonne conscience, encourager des débuts. Siècle d'argent, siècle de fer, Mademoiselle, que voulez-vous !... Je ne doute nullement du mérite et de la grâce

de vos poésies ; tel auteur, tels vers, mais il me serait impossible de publier ceci à mes frais... Désolé, en vérité..."

En parlant ainsi, il me rendit mon manuscrit proprement roulé, et me salua. Je me levai, la gorge serrée, et quand je fus hors du magasin, parmi cette foule turbulente, indifférente, qui se croisait dans la rue, je sentis profondément que j'étais seule et sans appui, et des larmes montèrent de mon cœur à mes yeux... Pourtant faut-il se désespérer pour un premier échec ? Afin de me distraire de ma tristesse, j'ai eu recours à ma plume, ma confidente, mon trésor ; j'ai écrit, et une nouvelle élégie : *Seule dans Paris*, est venue augmenter mon recueil... J'irai demain chez un autre éditeur, au Palais-Royal.

Paris, novembre 18...

Nouvelle tentative, nouvelle déception ! L'éditeur auquel je me suis adressée ne ressemble guère à M. E..., si élégant et si beau discur, pas plus que son vieux et sombre taudis, encombré de livres anciens et nouveaux, ne ressemble au splendide magasin, étincelant de marbres et de dorures, où la veille j'étais entrée avec tant d'inquiètes espérances, et d'où je suis sortie abattue et découragée. M. Gervais est vieux comme sa boutique : affublé d'une houppelande brune, coiffé d'un bonnet de velours, il m'a fait penser, je ne sais pourquoi, au Nicolas Flamel des légendes ; pourtant j'étais moins embarrassée devant lui qu'en présence de M. E..., dont l'attitude et les paroles, si gracieuses qu'elles fussent, me gênaient beaucoup. Il m'écouta d'un air de bonhomie, parcourant des yeux mon manuscrit, et parfois s'arrêtant sur certains passages, il hochait la tête d'une façon approbative ; puis après un assez long silence, il me dit d'un ton vraiment paternel : "Ma chère demoiselle, nous ne pouvons imprimer cela : les vers ne se vendent guère et se paient encore moins, probablement parce qu'ils sont impayables, disait une femme d'esprit... Croyez-moi, renoncez à tout cela, je vous parle au nom de ma vieille expérience, c'est un métier creux et qui ne mène à rien, rien ! rien ! Cependant si vous êtes en fonds, et que vous désiriez vous voir imprimée en beau caractère, sur papier vélin, avec couverture gris de lin, afin de pouvoir offrir des exemplaires de vos œuvres à vos oncles, à vos tantes, à vos amis, voire même à M. le préfet du département, nous pourrions traiter ensemble... Vous seriez contente du pauvre Gervais... il a fait la fortune de plus d'un auteur..."

— Monsieur Gervais, je ne suis pas assez riche pour faire imprimer mes vers à mes frais... J'espérais que ce petit recueil aurait pu me faire connaître... — J'entends : nous sommes venue à Paris pour y trouver de la gloire et de l'argent : c'est une illusion, ma chère enfant (si vous me permettez ce nom, car je suis assez vieux pour être votre grand père) ; plus d'un joli papillon, plus d'une belle demoiselle, si vous aimez mieux, sont venus se brûler à la chandelle... Ecoutez un bon conseil : faites des vers pour vous-même, cachez-les dans le tiroir de votre secrétaire, mais ne comptez pas là-dessus pour faire des amis ou de l'argent... On ne veut plus de vers : voyez mon magasin, il est tout rempli de ces recueils de poésies ; qui est-ce qui en demande ? Voilà un Delille qui se moisit ; voilà madame Dufrénoy et madame la princesse de Salm dédaignées dans leur coin, voilà des *Hymnes poétiques*, des *Cantiques*, des *Fleurs de l'âme*, des *Cordes de la lyre*, des *Itéveries*, des *Odes*, des *Ballades*, qui, je vous en réponds, n'iront jamais à la postérité ; on ne veut plus que de la prose ! — Mais, Monsieur, moi aussi j'ai écrit en prose : j'ai fait deux nouvelles... les voici..." M. Gervais prit mon second manuscrit, affermit ses lunettes et lut les titres à haute et intelligible voix : *Julienne Du Guesclin*, chronique ; *Auréli*, récit : C'est fort